

Selon la triste statistique tenue par l'Organisation Internationale pour les Migrations, 3771 exilés et exilées sont morts ou portés disparus en Méditerranée durant la seule année 2015. En 2014, on avait recensé 3270 décès et pour 2016 ce sinistre chiffre s'élève déjà à 3151 à la date du 4 novembre¹. Les causes de cette hécatombe sont connues : la fermeture discriminatoire des frontières de l'Union européenne aussi bien aux « réfugiés » (qui, dans un premier temps, sont des demandeurs d'asile susceptibles d'être expulsés) qu'aux « migrants » (d'un terme dont on a détourné le sens pour classer sous cette étiquette péjorative toutes celles et ceux que l'on identifie globalement comme « migrants économiques »).

1. « Ressources naturelles », « ressources humaines » ?

Après des parcours incertains et chaotiques jusqu'aux rives orientales ou méridionales de la Méditerranée, après les violences subies (en particulier par les enfants et les femmes) dans des trajets où ils sont soumis à chantages et rackets, après le recours contraint aux improbables embarcations des passeurs pour une (coûteuse) traversée maritime à haut risque, les exilés provenant en majorité d'Erythrée, du Soudan et d'Afrique de l'Ouest sont contraints à l'enregistrement en Italie. Quant à celles et ceux qui d'Afghanistan, d'Irak et désormais de Syrie parviennent finalement en Grèce, elles et ils sont confrontés aux « hotspots » imposés dès la fin de l'été 2015 (par la volonté d'Angela Merkel et de François Hollande) à un pays économiquement et socialement lui-même fortement précarisé ; il subit de plein fouet les effets des trois plans d'austérité successifs imposés par la Commission européenne, la Banque centrale européenne et le Fonds Monétaire International, accusant les conséquences destructrices d'une dette souveraine en partie illégitime et insoutenable. C'est ainsi que les centres d'accueil des îles grecques de Lesbos et de Chios ont été transformés en centres de rétention fermés ; dans des conditions de promiscuité et d'insalubrité avancées ce sont de fait des camps de concentration, mais qu'on refuse de donner comme tels. Et cela pour ne pas parler des Africains qui sont confrontés aux barrières sécurisées de Ceuta et de Melilla ; devenues infranchissables, elles soumettent les migrants et les migrantes qui s'y confrontent à la féroce répression de la police marocaine.

Et pour celles et ceux qui, au prix des violences physiques et psychiques que l'on sait, sont parvenus en Espagne, en Italie ou en Grèce, la course d'obstacles au péril de leur vie n'est pas

¹ <https://www.iom.int/fr/news/725-deces-de-migrants-en-plus-dans-la-mediterranee-par-rapport-lannee-derniere>.

terminée. Si les pays de l'est de l'Europe, de la Macédoine à l'Autriche en passant par la Bulgarie, la Hongrie et la Slovénie ont barricadé leurs frontières en fermant ainsi la « route des Balkans », des pays comme la France ou la Suisse acceptent des externalisations internes de la frontière de pays tiers. La France retient, réprime, frappe d'Obligation de quitter le territoire français (OQTF), isole en Centres d'accueil et d'orientation (CAO), puis enferme en Centres de rétention administrative (CRA) et expulse les exilées et les exilés qui, hommes, femmes et enfants, tentent de rejoindre l'Angleterre depuis le Pas-de-Calais ou depuis Paris ; la Suisse quant à elle refuse d'être un « pays de transit » et refoule en Italie les réfugiés et migrants désireux de rejoindre des membres de leur famille en Allemagne, pour les mineurs au mépris du droit international de l'enfant. Les uns et les autres sont condamnés à des campements précaires, « jungles » bientôt renaissantes à Calais, ponts du métro aérien à Paris, abords de la gare à Côme, dans une promiscuité, des conditions d'hygiène et une précarité matérielle et psychique indignes de tout être considéré comme humain.

Il ne s'agit plus de racisme, ni au sens racial et traditionnel du terme, ni au sens « culturel » incarné par exemple dans l'islamophobie ou dans l'antisémitisme. Mais on affronte une discrimination radicale. Par la réduction à la plus entière des précarités, par évacuations, expulsions et renvois en « vols spéciaux », c'est la qualité d'humain qui est niée — la qualité d'humain d'hommes, de femmes et d'enfants qui, pour seul tort, cherchent à fuir les destructions entraînées par des guerres en général soutenues, sinon menées par les pays occidentaux, quand ce ne sont pas des conditions de misère extrême. S'il ne peuvent pas les exploiter au titre de « ressources humaines » comme ils le font des « ressources naturelles », le néo-capitalisme mondialisé et le national-libéralisme rejettent au rang de sous-humains celles et ceux qu'ils ont contribué à appauvrir et à exclure.

2. Sémiotique, analyse des discours, anthropologie culturelle

Et la sémiotique, sinon la socio-sémiotique dans tout cela ? La sémiotique entendue par exemple au sens où Ferdinand de Saussure proposait de définir la sémiologie : « On peut donc concevoir *une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale* ; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale ; nous la nommerons *sémiologie* (du grec *semeîon*, “signe”) (...) »². Et c'est bien de cela que, fondamentalement, il s'agit.

2.1. Une pragmatique des discours

D'un côté, la langue ou plutôt une capacité langagière, une compétence verbale partagée par les hommes, réalisée en paroles, en des langues comme systèmes sémiotiques très différenciés, réalisés en paroles, en énoncés ; de l'autre, les pratiques sociales et culturelles parmi lesquelles les pratiques discursives dans des conjonctures historiques, institutionnelles et sociales singulières. Ainsi donc, de la manière la plus schématique qui soit, l'équation « discours = texte + contexte », en remarquant que « texte » ne peut être pris ici que dans son sens étymologique de tissu verbal oral correspondant à une pratique langagière dans un contexte sociale et culturel particulier ; par le recours à un système de signes spécifique, cet entrelacs langagier peut recevoir une expression écrite.

Les relations entre les manifestations langagières comme pratiques et les communautés des hommes où elles déploient leurs effets sont à l'évidence complexes. Pour les approches critiques, d'un

² F. de Saussure, *Cours de linguistique générale* (1915), Paris, Payot, 1972, p. 33.

côté il y a donc la linguistique, entendue non pas comme une linguistique de la phrase mais en tant qu'analyse des discours : des formes discursives approchées non seulement dans leur développement syntaxique et sémantique, mais aussi dans leurs effets de sens et par conséquent dans leur pragmatique. Par ailleurs, les conséquences pratiques de la pragmatique des discours impliquent des sociologies et, en ce qui me concerne, des anthropologies ; elle sont susceptibles d'en déployer les insertions institutionnelles, les fonctions politiques (au sens large du terme) et les actions sociales et culturelles.

2.2. La Grèce classique en ses formes poétiques : un culture autre

Mais si d'un côté sémiotique il y a, pourquoi l'anthropologie de l'autre ? C'est que, aux yeux de l'helléniste stimulé par ses lectures des compositions de poètes tels Pindare, Sappho ou Alcman, la Grèce des poèmes et chants méliques et tragiques est rapidement apparue comme une culture autre, à la fois distante et proche — non pas d'une altérité radicale, mais à l'écart des dichotomies structuralistes telles que « le même *vs* l'autre » (un autre parfois honoré d'une majuscule...), dans des différences qui stimulent la réflexion critique sur le présent.

Pour la Grèce antique, la confrontation de sciences humaines est essentiellement avec des textes, assortis de quelques images. Les « mythes » d'abord, abordés dans un premier temps comme récits, dans leur syntaxe narrative articulée selon un schéma « canonique » qui de la manipulation à la sanction en passant par la compétence et la performance conduit à en identifier les positions actantielles (Sujet – Objet, Destinataire – Destinataire)³. Or, dans leur articulation syntaxique, dans une progression narrative désormais identifiée comme tension, ces positions actantielles correspondent pour chaque récit (encore considéré comme mythique) à différentes figures ; ces figures renvoient à des éléments de sens et plus généralement à des valeurs, culturellement marquées : la figure d'Achille, celle d'Œdipe, la belle Hélène ou l'indomptable Antigone en relation avec des dieux tels Apollon, Athéna ou Zeus, avec leurs profils propres et leurs motivations respectives, s'insérant dans une anthropologie indigène, d'ordre poétique et d'ordre culturel. Dans le développement narratif se dessinent ainsi ces lignes de déploiement d'une matière sémantique, ces registres sémantiques que sont les isotopies, dans l'entrelacs que tisse souvent un poète par le biais de jeux métaphoriques⁴. Comme représentations opératoires de la densité poétique et culturelle du sens, les isotopies peuvent se substituer à des structures profondes qui articuleraient le sens en « carrés sémiotiques » dans la combinaison entre couples de contraires et couples de contradictoires : laissons à une pensée structuraliste très spéculative la logique binaire qui les sous-tend.

Mais en Grèce antique le développement de l'intrigue du récit héroïque débouche souvent sur l'institution d'un rite ; ainsi en va-t-il par exemple du destin d'Hippolyte qui, tué par la volonté d'Aphrodite en raison de sa dévotion exclusive à Artémis, sera honoré par la dédicace prématrimoniale de chœurs de jeunes filles dans une tragédie se développant, dans le croisement des rôles sociaux de sexe, selon l'isotopie du désir érotique de la jeune fille et de la femme adulte. Dans le jeu de l'aitiologie,

³ Cf. A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979, pp. 244-247.

⁴ *Ibid.*, pp. 197-199.

le développement narratif débouche donc sur la pratique rituelle. De l'ordre du discours et par le discours en acte on passe à l'ordre de la pratique sociale et culturelle.

Et c'est ce mouvement que l'on retrouve quand on passe de l'ordre du « récit », avec sa narration à la troisième personne pour une action située dans le passé et située en un lieu éloigné, à celui du « discours » marqué par le recours à l'« appareil formel de l'énonciation » : première et deuxième personnes, ici et maintenant — pour reprendre les deux catégories opératoires distinguées par Emile Benveniste⁵. Aussi instrumentale qu'elle puisse être, la distinction est essentielle pour des récits héroïques, des « mythes » qui n'existent et qui ne nous sont connus que par les formes poétiques dans et par lesquelles ils sont constamment réorientés, resémantisés, recréés : récits homériques, tragédies, formes historiographiques et surtout ces formes d'une poésie mélique que l'on a longtemps et abusivement assimilée à la poésie lyrique — des formes poétiques linguistiquement marquées par une forte présence des formes du *je* et du *nous*, d'actes de langage d'ordre performatif (tels que « je chante », « nous louons », « je t'invoque »), et de gestes de deixis verbale renvoyant à l'*hic et nunc* de la performance du poème, dans des circonstances d'énonciation rituelle, sinon culturelle particulières. Dans sa performance musicale ritualisée, le poème correspond à un acte de chant qui s'insère souvent dans une séquence rituelle en l'honneur d'une divinité. Ainsi, considérés par les Grecs non pas comme des fables, mais comme « les choses du début », « les actions du temps passé » ou « les actions des ancêtres » (*archaîa, palaiá* ou *patrôia*), les mythes animent une mémoire culturelle dynamique⁶.

De là, pour des récits héroïques mis en discours dans des formes poétiques, la pragmatique impliquée par les marques et stratégies énonciatives renvoyant à des actes de chant ; de là, dans leur dimension de syntaxe narrative et de sémantique poétique, et par la pragmatique, un passage, du point de vue de l'approche, de la linguistique et de l'analyse des discours à une anthropologie culturelle et sociale qui, en l'occurrence, se définit plus spécifiquement comme une ethnopoétique. En effet, les cités grecques des époques archaïque et classique connaissant un développement institutionnel et religieux (en un régime polythéiste fondé non pas sur une théologie, mais sur la pratique culturelle) qui est animé par des formes de communication collective et ritualisée. Dans leurs performances rythmées et collectives, ces formes chantées contribuent à la réalisation d'identités sociales de genre, d'identités politiques et religieuses, et de fabrication culturelle de l'humain, dans la communication des hommes et des femmes avec les dieux et les héros. Sémiotique anthropopoiétique de discours ritualisés, sémiotique des pratiques civiques et sociales à forte composante symbolique et culturelle.

3. Retours sémiotiques et critiques sur le présent

Exigée par l'approche d'une culture différente, la démarche anthropologique implique donc un effort et des procédures de traduction transculturelle, dans la transformation des représentations « émiques » (et de leurs conceptualisations indigènes) en représentations « étiques » par des mises en discours et des stratégies énonciatives particulières⁷.

⁵ Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* 2, Paris, Gallimard, 1974, pp. 67-78 et 79-88.

⁶ Cl. Calame, *Qu'est-ce que la mythologie grecque ?*, Paris, Gallimard, 2015, pp. 77-107.

⁷ Pour le détail, voir Cl. Calame, « Interprétation et traduction des cultures. Les catégories de la pensée et du discours anthropologiques », *L'Homme*, 163, 2002, pp. 51-78.

C'est ainsi que les tentatives de rapatriement ethnopoétique des formes poétiques grecques restituées aussi bien dans leurs procédures narratives et leur épaisseur sémantique que dans leur pragmatique et leurs conditions rituelles d'énonciation ont conduit, en particulier, à poser trois questions enchaînées quant aux composantes de la postmodernité néo-libérale : par le processus d'une mondialisation purement économiste et financière et par des technologies sous-tendant des réseaux de communication numérique largement dominés par les États-Unis, elle traverse désormais toutes les cultures des hommes.

3.1. Instance d'énonciation et pragmatique

Une première obsession de la postmodernité est celle du « self », un moi aut centré qui, assis sur la propriété privée, est appelé à se développer de manière autonome dans la concurrence avec d'autres « selfs » animés par les mêmes valeurs de la mobilité et de la compétitivité pour la performance et la satisfaction individuelles.

Or les cultures traditionnelles telle celle de la Grèce antique nous rendent attentifs à des formes poétiques qui correspondent à des formes de chant choral impliquant une exécution musicale et publique. Du point de vue linguistique ces actes rythmiques chantés sont portés non seulement par les formes d'un *je* énonciatif singulier, mais aussi par celles d'un *nous* collectif. Dans le déroulement de l'expression langagière cadencée, ce *je/nous* verbal est le lieu d'une double forme d'autoréférentialité : référence, d'une part, au soi (extra-discursif) au sens où l'entend par exemple Paul Ricœur entre *ipse* et *idem*⁸ ; mais référence, d'autre part, au *je* ou au *nous* qui se dit et se construit (de manière intra-discursive) dans le discours. Avant d'être sujet au sens cartésien du terme, le moi se révèle être sujet de discours ; il est, de manière plus précise, une simple instance d'énonciation, non substantielle. Et c'est bien là la double dimension de l'acte d'énonciation : d'une part, dans l'acte verbal d'ordre performatif, le *je* construit en se disant sa propre posture, qui est d'ordre discursif⁹ ; d'autre part le *je* en s'énonçant dans une forme cadencée intervient avec son corps propre dans son environnement social et culturel ne serait-ce que par l'expressivité verbale et rythmique de sa voix¹⁰ : insertion physique, pratique, sociale et culturelle à l'écart de toute autonomie égocentrée du « self ».

Point focal de l'énonciation comme acte langagier, l'instance d'énonciation acquiert dans l'énoncé même une consistance sémantique et une figure spatio-temporelle d'ordre discursif ; c'est par cette médiation verbale qu'elle renvoie au soi avec son identité personnelle sans doute, mais à un soi qui, par la performance discursive, agit dans et sur un environnement social et culturel. Si la mise en discours peut être considérée comme un processus de subjectivation dans l'affirmation de l'autorité énonciative, elle renvoie par l'acte d'énonciation à sa réception interprétative et efficace, dans une situation de communication et une conjoncture historique et culturelle données. Pour être efficace, le discours énoncé doit être interprété, accepté, assimilé.

8 Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, pp. 9-27.

9 E. Landowski, « Simulacres en construction », *La société réfléchie*, Paris, Seuil, 1989, pp. 218-229.

10 Cl. Calame, *Masques d'autorité. Fiction et pragmatique dans la poésie grecque antique*, Paris, Les Belles Lettres, 2005, pp. 13-40.

3.2. Individualisme contemporain et personne humaine

Or le sujet de discours impliqué dans des interventions qui ont la tournure d'actes de parole s'adressant forcément à d'autres renvoie à la question de la conception contemporaine de l'individu : l'individu censé développer seul des capacités considérées comme propres, l'individu centré sur l'épanouissement de son self, l'individu de la réussite entrepreneuriale, l'individu assis sur la propriété privée et sur l'accumulation de biens matériels, l'individu du selfie autoréférentiel, détourné de l'individu libéral émancipé, doué de libre-arbitre et pourvu des droits de la personne qui est né de la réflexion des Lumières.

De fait, le sujet de discours s'offre en somme à nous comme une séquence de positions énonciatives renvoyant non seulement à une diction et un « style » discursifs et énonciatifs, mais aussi à des attitudes corporelles et gestuelles. Ce sont celles d'un individu correspondant à un corps propre, un psychisme, une capacité langagière et une insertion sociale et culturelle sans laquelle l'acte de communication qui le définit comme sujet de discours serait impossible. Si identité individuelle il y a, c'est une identité psychosociale qui se construit notamment dans l'échange verbal à partir d'une constitution biologique et neuronale apparaissant, pour l'être humain, comme particulièrement plastique. Sans préséance de l'individu sur la société comme le voudrait l'individualisme méthodologique, mais aussi en dehors de toute position holiste, les identités individuelles ne peuvent se construire qu'en réciprocité interactionnelle.

Complexe, relationnelle et dynamique, l'identité individuelle est donc le résultat plus ou moins stable d'un processus anthropopoiétique de fabrication sociale et culturelle de l'humain, un processus dont dépend l'existence même de l'homme en tant qu'être humain. Les actions de l'individu aussi bien que ses discours sont donc largement dépendants d'une anthropopoiésis d'ordre sémiotique ; à l'écart de toute naturalisation de type cognitiviste, c'est ce processus de construction individuelle, sociale et symbolique en réciprocité qui confère à nos discours et à nos actes autant leur sens que leur efficacité dans une conjoncture donnée — en bien ou en mal suivant les motivations qui les animent et suivant les contextes dans lesquels ils s'insèrent.

3.3. Interactions avec l'environnement social et matériel

Noyés que nous sommes dans le paradigme néolibéral de l'individu concurrentiel, on oublie que la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme elle-même ne manque pas d'assortir les droits individuels de la personne de droits sociaux, parmi lesquels des droits matériels. De l'être humain constitué en personne juridique, en individu autonome et en homme libre de disposer de lui-même et de ses biens propres, la survie ne saurait être assurée sans un « niveau de vie suffisant » ; son existence même dépend en effet de la satisfaction de besoins de base dans les domaines de l'alimentation, de l'habillement, du logement, de la santé, de la famille, mais aussi de l'éducation : reconnaissance implicite du processus d'anthropopoiésis ! Or les moyens de sa survie, l'homme les tire d'un environnement qu'à partir de Descartes on a objectivé en « nature » pour mieux en exploiter les « ressources ». Seuls les arts techniques et désormais les technologies peuvent assurer la transformation indispensable de ce donné « naturel » pour assurer l'existence de l'homme et de ses communautés : des arts techniques d'ordre à la fois interprétatif et pratique. De même que l'individu se fait en son identité psychique et sociale avec et par les autres, de même se maintient-il

physiquement et biologiquement dans une interaction constante avec un milieu qu'il modèle dans des interventions et des pratiques d'ordre interprétatif et culturel : des arts agricoles et culinaires et de l'ingénierie architecturale aux techniques du transport et de la mobilité et aux technologies de la communication en passant par la chimie et la biologie médicales.

La crise climatique est là pour nous le rappeler. Contribuant à assurer l'indispensable base matérielle et biologique de l'émancipation sociale et culturelle de l'homme, les techniques et les technologies développées à la faveur de l'industrialisation l'ont été dans la seule perspective de la productivité marchande, de la création de nouveaux besoins et de la maximisation des profits en bonne logique capitaliste. Face à l'urgence du tournant écologique et de la rupture écosocialiste avec un capitalisme destructeur des communautés des hommes et de leurs milieux, techniques et technologies doivent être entièrement repensées, réorientées, recréées. La perspective sera celle d'un anthropopoiétique et d'une écopoiétique sémiotiques de l'homme en interaction avec son environnement : de même que les discours qu'il profère, les arts techniques inventés par l'homme ont un impact pratique sur les communautés humaines et sur leur milieu par le fait même qu'ils relèvent d'une création d'ordre sémiotique ; ils donnent sens à l'environnement pour le transformer au profit de l'homme en société. Il n'y pas d'une part un « monde naturel » et d'autre part des pratiques humaines qui lui donnent sens, en l'occurrence pour mieux en exploiter les ressources pour un profit devenu purement financier¹¹. Fondement de toute identité humaine et par conséquent de toute communauté sociale et culturelle, l'anthropopoiésis serait à développer en « sémio-écopoiésis » pour intégrer l'inévitable interaction signifiante avec le milieu.

4. Retour à Calais: sémio-écopoiésis

Avec Eric Landowski on plaidera donc ardemment pour une « pratique écologique du sens », et ceci non seulement par « une exigence d'accomplissement mutuel dans les rapports de réciprocité entre soi et l'autre », mais encore par une construction identitaire, d'ordre social et culturel, dans les indispensables rapports d'interaction sémiotique, symbolique et pratique avec les autres, dans le proche et le lointain¹², et avec un environnement qu'il s'agit de soustraire à la marchandisation la plus brute.

C'est dans cette mesure même que l'hécatombe d'exilés et exilées en Méditerranée (plus de 30 000 morts depuis le début des années 2000) doit être considérée et traitée comme un crime contre l'humanité — cela au sens de l'article 7 du « Statut de Rome » de la Cour pénale internationale (17 juillet 1998) qui désigne comme crime contre l'humanité en particulier les « actes inhumains (...) causant de grandes souffrances ou des atteintes graves à l'intégrité physique ou à la santé physique ou mentale ». Car c'est bien d'intégrité physique et mentale qu'il s'agit : d'une part pour les victimes des naufrages dans les fragiles embarcations affrétées par des passeurs auxquels réfugiés et migrants sont forcés de recourir en raison de la fermeture des frontières de l'Union européenne par barrières sécurisées et patrouilles militarisées ; d'autre part pour celles et ceux qui, en particulier à Calais ou sous les ponts du métro aérien de Paris, voient leurs abris précaires constamment évacués et détruits,

11 Cl. Calame, *Avenir de la planète et urgence climatique. Au-delà de l'opposition nature/culture*, Fécamp, Lignes, 2015, pp. 83-110.

12 E. Landowski, « Quêtes d'identité, crises d'altérité », *Présences de l'autre*, Paris, PUF, 1997, pp. 15-44.

avec leurs quelques rares effets personnels, par les forces de police. Négation de l'humanité par la réduction au dénuement matériel, psychique et social le plus total, quant ce n'est pas la mort.

Or à Calais même, après l'opération d'évacuation et de destruction des squats de juin 2015, migrants et migrantes cherchant à passer en Angleterre se sont regroupés sur un terrain insalubre autour d'un « centre de jour », puis d'un camp de concentration ouvert, fait de conteneurs empilés. Avec l'aide d'associations de soutien françaises et anglaises, les tentes et baraques de fortune se sont organisées en une esquisse de tissu urbain dessinant d'improbables rues ; dans un fragile et délicat bricolage quelques boutiques sont apparues, un premier dispensaire, des lieux de scolarisation, un centre de rencontres pour des manifestations culturelles, une église, une mosquée. Logement, alimentation, santé, formation, culture, on retrouve les assises des droits sociaux tels qu'ils sont énoncés dans la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme pour assurer le développement et la dignité de la personne. En l'occurrence, la recréation précaire d'un tissu anthropopoiétique s'est opérée autant par les relations (parfois conflictuelles) entre les membres des communautés concernées (Afghans, Soudanais, Erythréens, Syriens, etc.) que par la collaboration des bénévoles dans la tentative de transformer et de configurer à l'usage d'un groupe humain un espace et un milieu aussi insalubres qu'hostiles. C'est le résultat de cette double interaction sémio- et éco-poiétique que le gouvernement français a détruit en deux étapes, en mars et octobre 2016, engageant CRS et bulldozers.

De même que dans une opération analogue, à l'automne 2009, la destruction des campements-jungles de Calais a non seulement atteint les personnes dans leur humanité en niant leur aspiration à reconstruire en Angleterre, dans l'interaction anthropopoiétique avec parents et amis proches, une identité physique et psychique destinée à la destruction dans leurs pays d'origine ; mais elle a aussi eu pour effet d'anéantir le milieu écopoiétique propre à assurer, de manière aussi fragile que passagère, leur survie comme sujets de discours, comme sujets psychiques et comme sujets agissant socialement et culturellement, dans un régime affectif et émotionnel apaisé.

D'une part donc une culture grecque éloignée qui s'offre à nous modernes dans des créations poétiques qui sont réalisées collectivement et politiquement dans la performance musicale ritualisée ; d'autre part des groupes d'exilés et d'exilées auxquels on refuse au contraire tout moyen de (re)construction anthropopoiétique et écopoiétique d'une identité sociale et culturelle chargée de sens : dans les deux cas c'est l'émotion qui, dans la sympathie ou la révolte, pousse à l'engagement pédagogique ou militant. Dans les deux cas, ce sont les autres qui nous sollicitent par leurs pratiques de construction collective et symbolique, nous invitant à porter en retour un regard critique sur le paradigme oligarchique, discriminatoire et sécuritaire qui est nôtre, axé sur le seul profit financier et en conséquence destructeur des sociétés des hommes et de leur environnement respectif.

Références bibliographiques

Benveniste, Émile, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, 1974.

Calame, Claude, *Le récit en Grèce ancienne. Énonciations et représentations de poètes*, Paris, Belin, 2000 (2^e éd.).

— « Interprétation et traduction des cultures. Les catégories de la pensée et du discours anthropologiques », *L'Homme*, 163, 2002.

— *Masques d'autorité. Fiction et pragmatique dans la poésie grecque antique*, Paris, Les Belles

Lettres, 2005.

— *Avenir de la planète et urgence climatique. Au-delà de l'opposition nature/culture*, Fécamp, Lignes, 2015.

— *Qu'est-ce que la mythologie grecque ?* Paris, Gallimard, 2015.

Greimas, Algirdas J. et Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 2009.

Landowski, Eric, « Simulacres en construction », *La société réfléchie*, Paris, Seuil, 1989.

— « Quêtes d'identité, crises d'altérité », *Présences de l'autre*, Paris, PUF, 1997.

Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale* (1915), Paris, Payot, 1972.

Pour citer cet article : Claude Calame. « Pour une sémiotique anthropo- et éco-poïétique », Actes Sémiotiques **[En ligne]**. 2017, n° 120. Disponible sur :

<<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5816#dialogue4>> Document créé le 24/02/2017

ISSN : 2270-4957